

Le Frère Marie-Victorin est bien l'un de ces plus suaves bienfaiteurs de notre campagne laurentienne, qu'il nous fait aimer par dessus tout...

Bâton au poing et poitrine ouverte, allons à sa suite par les champs, les plaines et les monts; voici le torrent qui se précipite et qui nous donne la richesse par sa force; voici les champs fertiles où l'on sème le blé qui fera forte la race, voici la futaie à qui nous empruntons la charpente de nos maisons et le bois de nos meubles, voici le vol des oiseaux que nous cherchons à copier, voici le vent qui dépouille les rameaux des feuilles inutiles, et voici le soleil nourricier qui, jusqu'à son dernier déclin, réclame notre amitié et notre admiration, et voici les plantes et les fleurs que nous aimons tant, même quand elles sont mauves et qu'elles étouffent les grains.

En dehors de la trame, de l'intrigue, toujours simple, attachante et naturelle, des récits du Fr. Marie-Victorin, c'est cela que nous observons dans les *Récits Laurentiens*. Naturaliste solide, et surtout observateur passionné de la nature, il nous force de regarder avec lui autour de nous, tout en gonflant nos poumons d'air jeune. La patiente observation est la mer des sciences, a dit Fabre, le bon ermite de Serignan, le chantre des bonnes petites bêtes du Bon Dieu. "C'est l'observation qui nous a donné le moyen de nous défendre de la foudre avec le paratonnerre, de franchir en peu de temps des distances énormes avec le secours de la vapeur, de transmettre en un instant la pensée d'un bout du monde à l'autre..." Et de l'observation sort la vérité, l'homme ne l'invente pas, il la trouve et peut la trouver. Il doit la chercher assidument.

Et c'est ce qu'a fait et ce qu'a trouvé le Fr. Marie-Victorin dans ces délicieux *Récits Laurentiens*. Ces derniers sont vrais; vrais dans tous les détails de l'observation dont ils sont nés; ils sont, comme on dit, des petites scènes vécues; ces petites scènes vécues, si naturelles, ça a l'air de rien et, pourtant, pour nous, c'est tout un monde; c'est toute notre vie, notre vie quotidienne de besogneux ou de flâneur, d'assoiffés de nouveau, dans les deux cas.

Ce qui fait le charme des récits du Fr. Marie-Victorin, c'est leur vérité dans tous les plus infimes détails, c'est, dit, entre autres choses, son préfacier, M. Albert Ferland "la probité de l'observation, la fraîcheur des sentiments et la vérité qui les—les récits—caractérisent."

Les *Récits Laurentiens* renferment à peu près tous les sujets qui forment le charme et l'"ethnicité", pourrais-je dire, de notre vie nationale; et notre vie nationale, n'est-elle pas dans les champs? Elle est faite de l'humus de la bonne terre; notre race n'est pas créée pour s'étioler dans les fabriques; elle doit respirer à plein poumon le "salin de la terre" et elle ne vivra que par ces exhalaisons, qu'elles proviennent des trèfles en fleur, du foin fané, des chaumes flétris ou de la terre fraîchement remuée. Or, l'œuvre du Frère Marie-Victorin, c'est un morceau de nos campagnes. Qu'on lise en particulier, "Le colon Levesque", c'est la saine synthèse de la vie pauvre, mais heureuse et pleine de contentements de nos colons, véritables martyrs du sol, mais qui éprouvent les saintes jouissances du martyr; qu'on savoure "La corvée des Hamel"! c'est l'attachement au sol ancestral tenace, comme les racines de nos érables. A lire cela on aime déjà la terre, sans même encore l'avoir connue. Puis, voici dans "Sur le renchaussage", la manifestation délicieuse de l'atavisme du terrien; c'est, pour ainsi dire, la mystique de l'agriculture, la profonde et noble hérédité paysanne, indéfectible, etc.

Bref! tous les récits du Frère Marie-Victorin, ce sont tous les côtés de notre vie nationale décrits dans une langue savoureuse qui nous y font attacher davantage. Par ces récits, c'est la terre qui vit et elle vivra par leur lecture